



# CONTES II



Émile Erckmann-Alexandre  
Chatrian

## CONTES

[Contes](#)

[Entre deux vins](#)

[Le violon du pendu](#)

[La pêche miraculeuse](#)

[L'esquisse mystérieuse](#)

[La voleuse d'enfants](#)

[Les trois âmes](#)

[L'araignée-crabe](#)

[L'héritage de l'oncle Christian](#)

[Gretchen](#)

[La montre du doyen](#)

[Le rêve de mon cousin Elof](#)

[Hans Storkus](#)

[Les fiancés de Grinderwald](#)

[Page de copyright](#)

# CONTES

Émile Erckmann-Alexandre Chatrian

## ENTRE DEUX VINS

Pendant la messe de minuit de l'an 1847, à Phalsbourg, le petit greffier de la justice de paix, Conrad Spitz et moi, nous vidions notre troisième bol de punch au café Schweitzer, près de la porte d'Allemagne. Tout le monde était à l'église. La veuve Schweitzer, avant de partir, avait éteint les quinquets ; la chandelle, placée entre Spitz et moi, éclairait vaguement un angle du billard, notre bol et nos verres : le reste se perdait dans l'ombre. La servante Grédel chantait à voix basse dans la cuisine, et nous venions d'entendre une chaise tomber au milieu du silence.

En ce moment, le petit greffier se prit à dire :

« Comment se fait-il, mon cher monsieur Vanderbach, qu'à cette heure indue, sans nous être dérangés de notre place au café Schweitzer, nous nous trouvions transportés chez Holbein, le tisserand, au coin de la halle aux grains et des vieilles boucheries ? »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai autour de moi, et je reconnus qu'en effet nous étions assis dans une petite chambre tellement basse, que les poutres enfumées du plafond nous touchaient presque la tête. Les petites vitres à mailles de plomb étaient ensevelies sous la neige. Un métier de tisserand en forme de buffet, des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un lit à baldaquin drapé de serge grise, un antique fauteuil à fond de cuir poli comme un plat à barbe, trois chaises effondrées, des ficelles tendues en tous sens, où pendaient des guenilles : voilà ce que je vis dans ce recoin du monde ! Enfin, entre le métier et le pied du lit, une perruque jaunâtre s'élevait et s'abaissait tour à tour, et je reconnus que c'était la tête du grand-père Holbein, tombé en enfance, et qui dormait toujours à la même place, plus jaune, plus ratatiné qu'une momie du temps de Sésostris.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en me retournant vers Conrad Spitz, pour lui témoigner ma surprise, je me trouvai face à face avec une vieille pie chauve, posée sur le bâton supérieur de la chaise du greffier, le bec droit, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux recouverts d'une pellicule blanche qu'elle relevait de temps en temps, et ses petites pattes sèches et noires cramponnées au bois vermoulu. Elle était immobile et rêveuse.

Je me dis aussitôt que Spitz, connu par son humeur caustique, s'était transformé en pie pour jouir de ma confusion ; rien de plus naturel, il avait profité du moment où je tournais la tête. Du reste, son habit noir, sa cravate blanche, son nez pointu, ses petites mains nerveuses, lui donnaient les plus grandes facilités à cet égard. « Oh ! oh ! camarade, lui dis-je, si tu veux jouir de mon embarras, tu te trompes. Ce n'est pas moi qui m'étonne de ces choses-là. Il y a bel âge que j'ai entendu raconter de semblables histoires !

— Ce n'est pas pour cela que j'ai pris cette forme, dit-il, c'est parce qu'elle m'est plus commode. Ces chaises mal rempaillées ne me conviennent pas. Je suis bien mieux sur ce petit bâton ; il semble avoir été fait tout exprès pour moi. »

Je compris que ses raisons pouvaient être bonnes. Cependant, sa nouvelle physionomie me parut bizarre, et je le considérai avec une curiosité singulière. « Conrad, repris-je en dissimulant mes véritables pensées, je m'étonne que Holbein, sa femme et sa grande fille borgne, abandonnent ainsi leur maison au milieu de la nuit, car enfin, si nous n'étions pas d'honnêtes gens, nous pourrions fort bien enlever ces écheveaux de chanvre et cette pièce de toile : il y a tant de coquins dans ce monde !

— Oh ! fit-il, je suis ici pour garder la maison. »

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais souvent remarqué sur le seuil de la vieille cassine une pie chauve. J'avais observé cet animal

avec une vague défiance, ainsi que la mère Holbein, aux mains sillonnées de grosses veines bleuâtres, aux cheveux plus blancs que le lin. « Hé ! hé ! me disait la vieille en branlant la tête... vous regardez mon oiseau. Vous voudriez bien l'avoir, mais il est de la famille ! »

Je ne doutai pas alors que cette pie ne fût Conrad Spitz lui-même ; le petit greffier venait se reposer là de ses fatigues, se voyant bien accueilli par ces braves gens. Je lui communiquai ma supposition.

« Hé ! fit-il, vous êtes plus perspicace que je ne l'aurais cru, monsieur Vanderbach. En effet, c'est bien moi ! Que voulez-vous ? la vieille Ursule me soigne bien ; elle se priverait plutôt que de me laisser manquer. Chacun cherche ses avantages. »

Nous causions ainsi, quand la voix du père Holbein se fit entendre au-dehors, criant : « Orchel, tu as oublié de fermer notre porte. Que le diable emporte la vieille folle. Nous sommes peut-être volés ! »

En même temps il entra, et me voyant assis en face de la lampe : « Hé ! fit-il, c'est monsieur Vanderbach ! » Puis la vieille, avec son livre de prières... puis la fille, secouant la neige attachée au bas de sa robe, entrèrent à leur tour, en me saluant d'un : « Dieu vous bénisse ! »

La pie s'envola sur l'épaule de la vieille, et Holbein, me regardant, dit à sa femme : « Hé ! hé ! hé ! ce bon M. Vanderbach ! Comment diable est-il ici ? Il m'a l'air d'avoir fait le réveillon.

— Oui, dit la femme, conduis-le chez lui.

— Allons, monsieur, dit le tisserand, il est tard... Prenez mon bras.

— Oh ! je retournerai bien tout seul, lui répondis-je.

— C'est égal... c'est égal... faites-moi le plaisir de vous appuyer un peu. »

Nous venions de sortir. Il y avait deux pieds de neige. « Et Spitz ? lui dis-je en marchant.

— Qui, Spitz ?

— Le greffier ?... la pie ?...

— Ah ! fit-il, oui... oui... je vous comprends... la pie va dormir... Vous avez causé avec elle... C'est un animal bien intelligent. »

Et le brave homme me conduisit jusqu'à la porte de ma maison. Ma servante m'attendait ; elle le remercia. Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux. Le lendemain, quand je rencontrai Spitz, il ne se souvenait plus de rien ; il prétendit que j'étais sorti seul du café, et que j'étais entré en trébuchant chez les Holbein. Du reste, il ne voulut jamais convenir de sa transformation, et s'indigna même de mes propos à ce sujet !

## LE VIOLON DU PENDU

Karl Hâfitz avait passé six ans sur la méthode du contrepoint ; il avait étudié Haydn, Gluck, Mozart, Beethoven, Rossini ; il jouissait d'une santé florissante, et d'une fortune honnête qui lui permettait de suivre sa vocation artistique ; en un mot, il possédait tout ce qu'il faut pour composer de grande et belle musique, excepté la petite chose indispensable : l'inspiration.

Chaque jour, plein d'une noble ardeur, il portait à son digne maître Albertus Kilian de longues partitions très fortes d'harmonie, mais dont chaque phrase revenait à Pierre, à Jacques, à Christophe.

Maître Albertus, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenets, le coude au coin de la table, tout en fumant sa pipe, se mettait à biffer l'une après l'autre les singulières découvertes de son élève. Karl en pleurait de rage, il se fâchait, il contestait ; mais le vieux maître ouvrait tranquillement un de ses innombrables cahiers et, le doigt sur le passage, disait : « Regarde, garçon ! » Alors Karl baissait la tête et désespérait de l'avenir.

Mais un beau matin qu'il avait présenté sous son nom, à maître Albertus, une fantaisie de Boccherini variée de Viotti, le bonhomme jusqu'alors impassible se fâcha.

« Karl, s'écria-t-il, est-ce que tu me prends pour un âne ? Crois-tu que je ne m'aperçoive pas de tes indignes larcins ? Ceci est vraiment trop fort ! »

Et le voyant consterné de son apostrophe :

« Écoute, lui dit-il, je veux bien admettre que tu sois dupe de ta mémoire, et que tu prennes tes souvenirs pour des inventions, mais décidément tu deviens trop gras, tu bois du vin trop généreux, et

surtout une quantité de chopes trop indéterminée. Voilà ce qui ferme les avenues de ton intelligence. Il faut maigrir !

— Maigrir !

— Oui !... ou renoncer à la musique. La science ne te manque pas, mais les idées, et c'est tout simple : si tu passais ta vie à enduire les cordes de ton violon d'une couche de graisse, comment pourraient-elles vibrer ? »

Ces paroles de maître Albertus furent un trait de lumière pour Hâfitz :

« Quand je devrais me rendre étique, s'écria-t-il, je ne reculerai devant aucun sacrifice. Puisque la matière opprime mon âme, je maigrirai ! »

Sa physionomie exprimait en ce moment tant d'héroïsme, que maître Albertus en fut vraiment touché ; il embrassa son cher élève et lui souhaita bonne chance.

Dès le jour suivant Karl Hâfitz, le sac au dos et le bâton à la main, quittait l'hôtel des Trois-Pigeons et la brasserie du Roi-Gambrinus, pour entreprendre un long voyage.

Il se dirigea vers la Suisse.

Malheureusement, au bout de six semaines son embonpoint était considérablement réduit, et l'inspiration ne venait pas davantage.

« Est-il possible d'être plus malheureux que moi ? se disait-il. Ni le jeûne, ni la bonne chère, ni l'eau, ni le vin, ni la bière, ne peuvent monter mon esprit au diapason du sublime. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si triste sort ? Tandis qu'une foule d'ignorants produisent des œuvres remarquables, moi, avec toute ma science, tout mon travail, tout mon courage, je n'arrive à rien. Ah ! le ciel n'est pas juste, non, il n'est pas juste ! »

Tout en raisonnant de la sorte, il suivait la route de Bruck à Fribourg ; la nuit approchait, il traînait la semelle et se sentait tomber

de fatigue.

En ce moment il aperçut, au clair de lune, une vieille mesure embusquée au revers du chemin, la toiture rampante, la porte disjointe, les petites vitres effondrées, la cheminée en ruine. De hautes orties et des ronces croissaient autour, et la lucarne du pignon dominait à peine les bruyères du plateau, où soufflait un vent à décorner les bœufs.

Karl aperçut en même temps, à travers la brume, la branche de sapin flottant au-dessus de la porte.

« Allons, se dit-il, l'auberge n'est pas belle, elle est même un peu sinistre, mais il ne faut pas juger des choses sur l'apparence. »

Et, sans hésiter, il frappa la porte de son bâton.

« Qui est là ?... que voulez-vous ? fit une voix rude de l'intérieur.

— Un abri et du pain.

— Ah ! ha ! bon... bon !... »

La porte s'ouvrit brusquement, et Karl se vit en présence d'un homme robuste, la face carrée, les yeux gris, les épaules couvertes d'une huppelande percée aux coudes, une hachette à la main.

Derrière ce personnage brillait le feu de l'âtre, éclairant l'entrée d'une soupente, les marches d'un escalier de bois, les murailles décrépies ; et, sous l'aile de la flamme, se tenait accroupie une jeune fille pâle, vêtue d'une pauvre robe de cotonnade brune à petits points blancs. Elle regardait vers la porte avec une sorte d'effroi ; ses yeux noirs avaient une expression de tristesse et d'égarement indéfinissable.

Karl vit tout cela d'un coup d'œil, et serra instinctivement son bâton.

« Eh bien !... entrez donc, dit l'homme, il ne fait pas un temps à tenir les gens dehors. »

Alors lui, songeant qu'il serait maladroit d'avoir l'air effrayé, s'avança jusqu'au milieu de la baraque et s'assit sur un escabeau devant l'âtre.

« Donnez-moi votre bâton et votre sac », dit l'homme.

Pour le coup, l'élève de maître Albertus tressaillit jusqu'à la moelle des os ; mais le sac était débouclé, le bâton posé dans un coin, et l'hôte assis tranquillement près du foyer, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

Cette circonstance lui rendit un peu de calme.

« Herr Wirth [I], dit-il en souriant, je ne serais pas fâché de souper.

— Que désire monsieur à souper ? fit l'autre gravement.

— Une omelette au lard, une cruche de vin, du fromage.

— Hé ! hé ! hé ! Monsieur est pourvu d'un excellent appétit... mais nos provisions sont épuisées.

— Vous n'avez pas de fromage ?

— Non.

— Pas de beurre, pas de pain, pas de lait ?

— Non.

— Mais, grand Dieu ! qu'avez-vous donc ?

— Des pommes de terre cuites sous la cendre. »

Au même instant Karl aperçut dans l'ombre, sur les marches de l'escalier, tout un régiment de poules : blanches, noires, rousses, endormies, les unes la tête sous l'aile, les autres le cou dans les épaules ; il y en avait même une grande, sèche, maigre, hagarde, qui se peignait et se plumait avec nonchalance.

« Mais, dit Hâfitz, la main étendue, vous devez avoir des œufs ?

— Nous les avons portés ce matin au marché de Bruck.

— Oh ! mais alors, coûte que coûte, mettez une poule à la broche ! »

À peine eut-il prononcé ces mots, que la fille pâle, les cheveux épars, s'élança devant l'escalier, s'écriant :

« Qu'on ne touche pas à mes poules... qu'on ne touche pas à mes poules... Ho ! ho ! ho ! qu'on laisse vivre les êtres du bon Dieu ! »

L'aspect de cette malheureuse créature avait quelque chose de si terrible, que Hâfitz s'empressa de répondre :

« Non, non, qu'on ne tue pas les poules. Voyons les pommes de terre. Je me voue aux pommes de terre. Je ne vous quitte plus ! À cette heure, ma vocation se dessine clairement. C'est ici que je reste, trois mois, six mois, enfin le temps nécessaire pour devenir maigre comme un fakir ! »

Il s'exprimait avec une animation singulière, et l'hôte criait à la jeune fille pâle :

« Génovéva !... Génovéva !... regarde... l'Esprit le possède... c'est comme l'autre !... »

La bise redoublait dehors ; le feu tourbillonnait sur l'âtre et tordait au plafond des masses de fumée grisâtre. Les poules, au reflet de la flamme, semblaient danser sur les planchettes de l'escalier, tandis que la folle chantait d'une voix perçante un vieil air bizarre, et que la bûche de bois vert, pleurant au milieu de la flamme, l'accompagnait de ses soupirs plaintifs.

Hâfitz comprit qu'il était tombé dans le repaire du sorcier Hecker ; il dévora une douzaine de pommes de terre, leva la grande cruche rouge pleine d'eau, et but à longs traits. Alors le calme rentra dans son âme ; il s'aperçut que la fille était partie, et que l'homme seul restait en face de l'âtre.

« Herr Wirth, reprit-il, menez-moi dormir. »

L'aubergiste, allumant alors une lampe, monta lentement l'escalier vermoulu ; il souleva une lourde trappe de sa tête grise et conduisit Karl au grenier, sous le chaume.

« Voilà votre lit, dit-il en déposant la lampe à terre, dormez bien et surtout prenez garde au feu !... »

Puis il descendit, et Hâfitz resta seul, les reins courbés, devant une grande paillese recouverte d'un large sac de plumes.

Il rêvait depuis quelques secondes, et se demandait s'il serait prudent de dormir, car la physionomie du vieux lui paraissait bien sinistre, lorsque, songeant à ses yeux gris clair, à sa bouche bleuâtre entourée de grosses rides, à son front large, osseux, à son teint jaune, tout à coup il se rappela que sur la Golgenberg se trouvaient trois pendus, et que l'un d'eux ressemblait singulièrement à son hôte... qu'il avait aussi les yeux caves, les coudes percés, et que le gros orteil de son pied gauche sortait du soulier crevassé par la pluie.

Il se rappela de plus que ce misérable, appelé Melchior, avait fait jadis de la musique, et qu'on l'avait pendu pour avoir assommé avec sa cruche l'aubergiste du Mouton d'or, qui lui réclamait un petit écu de convention.

La musique de ce pauvre diable l'avait autrefois profondément ému. Elle était fantasque, et l'élève de maître Albertus enviait le bohème ; mais en ce moment, revoyant la figure du gibet, ses haillons agités par le vent des nuits, et les corbeaux volant tout autour avec de grandes clameurs, il se sentit frissonner ; et sa peur augmenta beaucoup, lorsqu'il découvrit, au fond de la soupente, contre la muraille, un violon surmonté de deux palmes flétries.

Alors il aurait voulu fuir, mais dans le même instant la voix rude de l'hôte frappa son oreille :

« Éteignez donc la lumière ! criait-il. Couchez-vous, je vous ai dit de prendre garde au feu ! »

Ces paroles glacèrent Karl d'épouvante, il s'étendit sur la grande paillese et souffla la lumière. Tout devint silencieux.

Or, malgré sa résolution de ne pas fermer l'œil, à force d'entendre le vent gémir, les oiseaux de nuit s'appeler dans les ténèbres, les souris trotter sur le plancher vermoulu, vers une heure du matin, Hâfitz

dormait profondément, quand un sanglot amer, poignant, douloureux, l'éveilla en sursaut. Une sueur froide couvrit sa face.

Il regarda et vit dans l'angle du toit un homme accroupi : c'était Melchior le pendu ! Ses cheveux noirs tombaient sur ses reins décharnés, sa poitrine et son cou étaient nus. On aurait dit, tant il était maigre, le squelette d'une immense sauterelle : un beau rayon de lune, entrant par la petite lucarne, l'éclairait doucement d'une lueur bleuâtre, et tout autour pendaient de longues toiles d'araignée.

Hâfitz, silencieux, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, regardait cet être bizarre, comme on regarde la mort debout derrière les rideaux de son lit, quand la grande heure est proche.

Tout à coup le squelette étendit sa longue main sèche et saisit le violon à la muraille ; il l'appuya contre son épaule, puis, après un instant de silence, il se prit à jouer.

Il y avait dans sa musique, il y avait des notes funèbres comme le bruit de la terre croulant sur le cercueil d'un être bien-aimé, solennelles comme la foudre des cascades traînée par les échos de la montagne, majestueuses comme les grands coups de vent d'automne au milieu des forêts sonores, et parfois tristes... tristes comme l'incurable désespoir. – Puis, au milieu de ces sanglots, se jouait un chant léger, suave, argentin, comme celui d'une bande de gais chardonnerets voltigeant sur les buissons fleuris. Ces trilles gracieux tourbillonnaient avec un ineffable frémissement d'insouciance et de bonheur, pour s'envoler tout à coup, effarouchés par la valse, folle, palpitante, éperdue : amour, joie, désespoir, tout chantait, tout pleurait, ruisselait pêle-mêle sous l'archet vibrant !

Et Karl, malgré sa terreur inexprimable, étendait les bras et criait :

« Ô grand... grand... grand artiste !... Ô génie sublime !... Oh ! que je plains votre triste sort... Être pendu !... pour avoir tué cette brute d'aubergiste, qui ne connaissait pas une note de musique... Errer dans

les bois au clair de lune... N'avoir plus de corps et un si beau talent...  
Oh ! Dieu !... »

Mais comme il s'exclamait de la sorte, la voix rude de l'hôte l'interrompit :

« Hé ! là-haut, vous tairez-vous, à la fin ? Êtes-vous malade, ou le feu est-il à la maison ? »

Et des pas lourds firent crier l'escalier de bois, une vive lumière éclaira les fentes de la porte, qui s'ouvrit d'un coup d'épaule, laissant apparaître l'aubergiste.

« Ah ! Herr Wirth, cria Hâfitz, Herr Wirth, que se passe-t-il donc ici ? D'abord une musique céleste m'éveille et me ravit dans les sphères invisibles, puis voilà que tout s'évanouit comme un rêve. »

La face de l'hôte prit aussitôt une expression méditative.

« Oui, oui, murmura-t-il tout rêveur, j'aurais dû m'en douter... Melchior est encore venu troubler notre sommeil... Il reviendra donc toujours !... Maintenant notre repos est perdu ; il ne faut plus songer à dormir. Allons, camarade, levez-vous. Venez fumer une pipe avec moi. »

Karl ne se fit pas prier, il avait hâte d'aller ailleurs. Mais quand il fut en bas, – voyant que la nuit était encore profonde, – la tête entre les mains, les coudes sur les genoux, longtemps il resta plongé dans un abîme de méditations douloureuses. L'hôte venait de rallumer le feu ; il avait repris sa place sur la chaise effondrée au coin de l'âtre, et fumait en silence.

Enfin le jour grisâtre parut, il regarda par les petites fenêtres ternes ; puis le coq chanta, les poules sautèrent de marche en marche.

« Combien vous dois-je ? demanda Karl en bouclant son sac sur ses épaules et prenant son bâton.

— Vous nous devez une prière à la chapelle de l'abbaye Saint-Blaise, dit l'homme d'un accent étrange, une prière pour l'âme de mon fils

Melchior, le pendu... et une autre pour sa fiancée : Génovéva la folle !

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Alors, adieu ; je ne l'oublierai pas. »

En effet, la première chose que fit Karl en arrivant à Fribourg, ce fut d'aller prier Dieu pour le pauvre bohème et pour celle qu'il avait aimée. – Puis il entra chez maître Kilian, l'aubergiste de la Grappe, déploya son papier de musique sur la table, et s'étant fait apporter une bouteille de rikevir, il écrivit en tête de la première page : « Le Violon du Pendu ! » et composa, séance tenante, sa première partition vraiment originale.

---

[I]Monsieur l'aubergiste

## LA PÊCHE MIRACULEUSE

I

Un matin du mois de septembre 1850, le vieux peintre de marines, Andreusse Cappelmans, mon digne maître, et moi, nous fumions tranquillement notre pipe à la fenêtre de son atelier, au dernier étage de la vieille maison qui forme le coin à droite de la rue des Brabançons, sur le pont de Leyde, et nous vidions un pot d'aelel à notre santé réciproque.

J'avais alors dix-huit ans, la tête blonde et rose ; Cappelmans approchait de la cinquantaine ; son gros nez rouge prenait des teintes bleuâtres, ses tempes s'argentaient, ses petits yeux gris se plissaient, de grosses rides bridait ses joues brunes ; au lieu de la plume de coq qui faisait jadis sa gloire, il venait d'orner son feutre d'une simple plume de corbeau.

Le temps était superbe. En face de nous se déroulait le vieux Rhin ; quelques nuages blancs nageaient au-dessus dans l'azur : le port avec ses gros bateaux noirs, la voile pendante, dormait au-dessous, le soleil miroitait sur les flots bleuâtres et des centaines d'hirondelles fendaient l'air.

I Ou ale : sorte de bière.

Nous étions là, rêveurs, l'âme noyée de sentiment ; de grandes feuilles de vigne, encadrant la fenêtre, frissonnaient à la brise, un papillon s'élevait, une volée de moineaux criards s'élançaient à sa poursuite ; plus bas, sur le toit de l'échoppe, un gros chat roux s'arrêtait et regardait en balançant la queue d'un air méditatif.

Rien de calme comme ce spectacle, et pourtant Cappelmans était triste, soucieux.

— Maître Andreusse, lui dis-je tout à coup, vous avez l'air de vous ennuyer ?

— C'est vrai, fit-il, je suis mélancolique comme un âne qu'on étrille.

— Pourquoi ? Le travail va bien ; vous avez plus de commandes que vous ne pouvez en remplir, et voici la kermesse qui vient dans une quinzaine.

— J'ai fait un vilain rêve !

— Vous croyez aux rêves, maître Cappelmans ?

— Je ne suis pas sûr que ce soit un rêve, Christian, car j'avais les yeux ouverts.

Puis, vidant sa pipe au bord de la fenêtre :

— Tu n'es pas sans avoir entendu parler de mon vieux camarade, Van Marius, dit-il, Van Marius, le fameux peintre de marines, qui comprenait la mer comme Ruysdaël comprenait la campagne, Van Ostade le village, Rembrandt les intérieurs sombres, Rubens les temples et les palais. Ah ! c'était un grand peintre ; en face de ses tableaux, on ne disait pas : « C'est beau ! » On disait : « Que la mer est belle !... qu'elle est grande et terrible ! » – On ne voyait pas le pinceau de Van Marius aller et venir ; mais l'ombre de la main de Dieu s'étendre sur la toile. Oh ! le génie... le génie... quel don sublime, Christian !

Cappelmans se tut, les lèvres serrées, le sourcil froncé, les larmes aux yeux.

Pour la première fois je le voyais ainsi ; cela m'étonnait.

Au bout d'un instant, il reprit :

— Van Marius et moi, nous avons fait ensemble nos études à Utrecht, chez le vieux Ryssen ; nous aimions les deux sœurs ; nous passions ensemble nos soirées à la taverne de la Grenouille, comme deux frères. Plus tard, nous vînmes à Leyde, bras dessus, bras dessous. Van Marius n'avait qu'un défaut, il aimait le genièvre et le skidam [1]

plus que l'aele et le porter. Tu me rendras cette justice, Christian, que je ne me suis jamais grisé qu'avec de l'aele ; aussi, je me porte bien. Malheureusement, Van Marius se grisait avec du genièvre. Encore s'il n'en avait bu qu'à la taverne, mais il s'en faisait apporter jusque dans son atelier ; il ne travaillait avec enthousiasme que lorsqu'il en avait une ou deux chopines dans l'estomac et que les yeux lui sortaient de la tête. Alors il fallait le voir, il fallait l'entendre hurler, chanter et siffler. Tout en mugissant comme la mer, il brossait sa toile à tour de bras : chaque coup de pinceau soulevait une vague ; à chaque sifflement on voyait les nuages approcher, grossir, s'entasser. Tout à coup il prenait sa brosse au vermillon, et voilà que la foudre coulait du ciel noir sur les flots verts, comme un jet de plomb fondu... et dans le lointain, au-dessous de la voûte sombre, au loin, bien loin, on découvrait une barque, un cutter, n'importe quoi, écrasé entre les ténèbres et l'écume... C'était épouvantable ! – Quand Van Marius peignait des scènes plus calmes, il se faisait jouer de la clarinette par le vieil aveugle Coppélius, à raison de deux florins par jour ; il coupait son genièvre avec de l'aele et mangeait des saucisses pour représenter des scènes champêtres.

Tu conçois, Christian, qu'avec un régime pareil, il devait se détériorer le tempérament. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Prends garde, Jan, prends garde, le genièvre te jouera un mauvais tour ! »

» Mais, bien loin de m'écouter, il entonnait un refrain bachique d'une voix tonnante, et finissait toujours par imiter le chant du coq. C'était son plaisir favori d'imiter le chant du coq. Ainsi, par exemple, à la taverne, quand son verre était vide, au lieu de frapper sur la table comme tout le monde pour prévenir la servante, il agitait les bras et lançait des ko-ko-ri-ko ! jusqu'à ce qu'on eût rempli sa chope.

» Depuis longtemps Marius me parlait de son chef-d'œuvre : la Pêche miraculeuse. Il m'en avait fait voir les premières esquisses, et j'en étais émerveillé, lorsqu'un beau matin il disparut subitement de Leyde, et, depuis, personne n'a reçu de ses nouvelles. »

Ici, Cappelmans ralluma sa pipe d'un air rêveur et poursuivit :

— Hier soir, j'étais à la taverne du Cruchon d'Or, en compagnie du docteur Roëmer, d'Eisenlœffel, et de cinq ou six vieux camarades. Vers dix heures, je ne sais plus à quel propos, Roëmer se mit à déclamer contre les pommes de terre, déclarant que c'était le fléau du genre humain ; que depuis la découverte des pommes de terre, les aborigènes de l'Amérique, les Irlandais, les Suédois, les Hollandais, et généralement tous les peuples qui boivent beaucoup de spiritueux, au lieu de jouer comme autrefois leur rôle dans le monde, se trouvaient réduits à l'état de zéros.

Il attribuait cette décadence à l'eau-de-vie de pommes de terre, et tout en l'écoutant – je ne sais par quelle évolution singulière de mon esprit – le souvenir de Van Marius me revint en mémoire : « Pauvre vieux ! me dis-je en moi-même, que fait-il maintenant ? A-t-il terminé son chef-d'œuvre ? Pourquoi diable ne donne-t-il pas de ses nouvelles ? »

» Comme je réfléchissais à ces choses, le wachtmann Zélig entra dans la salle pour nous prévenir qu'il était temps de quitter la taverne : onze heures sonnaient. – Je rentre donc chez moi, la tête un peu lourde. Je me couche et je m'endors.

» Mais voilà qu'une heure après, Brigitte, la ravaudeuse en face, allume ses rideaux. Elle crie : « Au feu ! » J'entends courir dans la rue, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois ? Un grand coq noir perché sur un chevalet au beau milieu de mon atelier.

» En moins d'une seconde, les rideaux de la vieille folle avaient flambé, puis s'étaient éteints d'eux-mêmes. Tout le monde s'en allait